

Marion Finzi

Un
Saumon
dans
une boîte
en fer
blanc

ROMAN



Marion Finzi

Un saumon
dans une boîte
en fer blanc

© Marion Finzi, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9245-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous nos rêves. Ceux qu'on souhaite voir se réaliser et ceux qui se réalisent alors qu'on ne les soupçonnait pas.

*« Le saumon vit dans des boîtes en fer blanc d'où il ne
sort que le dimanche soir quand des amis arrivent à
l'improviste »*

Groucho Marx

Chapitre 1

16 octobre 2019

J – 7

Je jetai un œil à mon réveil. 3 h 03. Comme hier et comme la nuit d'avant.

Je repoussai les draps et sortis de ma chambre. Il était vain de penser que j'arriverais à me rendormir. Mon cerveau était complètement réveillé. En train de mouliner, ruminer, repasser en détail tout ce qui l'attendait dans les prochains jours. Essayant d'imaginer cette nouvelle aventure à laquelle il n'avait jamais été préparé. Depuis toujours, je l'avais conditionné à ne faire que ce qui était prévisible. Là, il ne comprenait rien à ce qu'il se passait. Et me le faisait payer à coups d'insomnies à répétition depuis plusieurs semaines.

Je me préparai une tisane et me dirigeai vers le canapé. Une fois assise, immobile sur le cuir froid, les yeux rivés sur les rayons clignotants s'échappant du modem, mon corps décida de se relever.

La main sur la poignée du bureau de papa, j'hésitai un instant.

Pourquoi maintenant ? me demanda mon cerveau. *Pour t'habituer à l'imprévu* lui répondit gentiment mon cœur.

J'entrai dans la pièce dans un grincement de gonds qui me fit sursauter. J'aurais pourtant dû me souvenir de ce bruit. Ce son strident que j'entendais depuis ma chambre, encore enfouie sous mes couvertures.

Chaque matin, papa rentrait dans son bureau à 6 heures. Il en ressortait à 7 h 30 pour nous souhaiter une bonne journée avant de partir à son cabinet. Il embrassait maman, dans un sourire. Il passait sa main dans les cheveux tout ébouriffés de ma sœur à moitié endormie au-dessus de son bol, et en posant son autre main sur mon épaule, il me disait de bien travailler à l'école. Ses bisous, il les réservait pour le soir. Quand il rentrait très tard dans notre maison endormie. Il s'arrêtait d'abord dans la chambre de ma sœur, où il restait quelques instants, puis il venait dans la mienne. Même dans un demi-sommeil, je pouvais sentir sa

barbe douce sur ma joue alors qu'il y déposait un baiser. Si ma couette n'était pas bien ajustée, il la remontait jusque sous mon menton et me bordait de chaque côté. Enveloppée dans cette chaleur retrouvée, je marmonnais un « bonne nuit papa » alors qu'il ressortait à pas de loup.

Nous n'avions jamais su ce que papa fabriquait dans son bureau à une heure si matinale. Travailler sur ses dossiers, lire le journal, réfléchir, ne rien faire. « C'est ton jardin secret papounet » comme lui disait Léa en rigolant.

Un coup d'œil circulaire me confirma que peu de choses avaient été déplacées par maman. Elle y rentrait une fois par semaine pour faire la poussière sans jamais s'y attarder.

Je m'avançai jusqu'à son fauteuil en cuir noir pivotant, et m'y assis en relevant mes genoux. Je posai mon thé sur le tapis de souris qui recouvrait le bois. Des cercles plus foncés se devinaient par endroits. « Paul, s'il te plaît, pense à les ramener dans la cuisine » râlait maman quand plusieurs tasses manquaient à l'appel de son vaisselier, disséminées un peu partout dans sa grotte.

Ma gorge se contracta un instant sans qu'aucun pleur ne se fraie un chemin jusqu'à mes yeux.

Je me levai en effleurant du bout des doigts la pile de journaux débordant dangereusement dans le vide. Perdue au milieu de la pièce, je cherchai un point d'ancrage. Je fixai l'étagère sur laquelle il ne restait plus un centimètre pour y glisser un livre. Papa y rangeait ses revues, ses cahiers, ses classeurs, ses recueils juridiques. Je parcourus du regard la collection Dalloz des divers codes qu'il gardait depuis sa première année de droit. *C'est un moyen comme un autre de se remémorer le temps qui passe*, m'avait-il mystérieusement répondu un jour où je le taquinais pour qu'il jette ses vieux livres qu'il n'ouvrait jamais.

Soudain envahie d'une profonde tristesse, je tournai le dos à ces souvenirs, et refermai la porte dans un grincement.

J - 5

Pourquoi avais-je dit oui ? Pour me prouver quelque chose ?

Je n'étais pourtant pas ce genre de fille. Celle qui partait à l'aventure, grisée

par l'inconnu et la découverte de soi, dans un milieu étranger. Moi, j'étais la petite fille modèle par excellence, celle qui avait toujours fait exactement ce qu'on attendait d'elle. Pour ne pas prendre de risques inutiles, pour ne pas tomber et mettre du temps à se relever. Contrairement à Léa qui enchaînait les chutes sans une égratignure. Ma sœur avait toujours considéré la vie comme une aventure de chaque instant, avec pour seule pensée qu'il fallait toujours essayer, quitte à tomber. Elle était mon exact opposé. Sa position de deuxième lui avait laissé plus de liberté. Léa était créative, impatiente, indécise, heureuse. J'étais cartésienne, posée, déterminée et heureuse aussi.

Je vivais à Bordeaux, ma ville préférée sur terre. La seule que je connaisse. J'étais en 5^{ème} année de fac de droit enchaînant les diplômes avec mentions. Je n'avais jamais eu le cœur brisé par un chagrin d'amour, n'ayant jamais vécu d'histoire avec un grand A. Je n'avais pas fait de crise d'adolescence qui m'aurait amenée à prendre des décisions que je pourrais regretter aujourd'hui, comme un signe astrologique chinois tatoué sur l'épaule ou un piercing au nombril. J'avais le respect de mes parents, fiers que je suive le même chemin que mon père. Avocat, comme son père avant lui. Je faisais donc ce que l'on attendait de moi. Sachant que c'était aussi ce que je voulais. Aucune raison de me plaindre donc. Jusqu'à aujourd'hui, et ce début d'année universitaire chamboulée qui m'envoyait dans un pays inconnu. Ce départ n'était pas prévu, ni par moi, ni par les autres. Ma première sortie de route en 23 ans.

Depuis que monsieur Chevalier, mon maître de thèse, m'avait annoncé que je ne pourrais pas avoir le poste de thésarde à l'université de Bordeaux comme c'était prévu, je paniquais. « C'est une réelle opportunité pour vous Adèle ! m'avait-il expliqué. Nous n'avons pas les connaissances nécessaires ici, alors qu'à Oslo vous serez au sein d'une équipe de juristes spécialisés en la matière. Vous pourrez faire des recherches approfondies sur les litiges dans les eaux internationales. Leur bibliothèque regorge d'œuvres sur le sujet ». Face à cette tirade, je ne m'étais pas rebellée. J'avais écouté ses arguments et je l'avais laissé prendre les rênes de mon avenir. Qu'aurais-je pu lui répondre ? *Non merci, je vais plutôt passer le barreau et commencer mon stage dans le cabinet familial.* Je n'étais pas non plus prête à cette étape de ma vie. Et surtout, comment expliquer à mon père, ce doute qui grandissait au creux de moi ? Lui qui n'était plus de ce monde pour contre-argumenter.

J - 3

« Tu es sûre de ne pas vouloir rester ici plutôt ? »

« Maman, tu ne peux pas me dire ça maintenant ! Tu étais pourtant d'accord. »

Lorsque j'avais annoncé à maman que ma thèse ne pourrait se faire qu'à Oslo, elle n'avait pas caché son inquiétude. « Reste ici ma chérie, s'il te plaît. Inscris-toi au concours d'avocat, et en parallèle travaille dans le cabinet de ton père. Jacques se fera un plaisir de t'embaucher. »

J'avais été étonnée que maman me parle de Jacques, avec lequel elle avait eu très peu de contact depuis la mort de papa. Elle lui reprochait encore son accident de voiture. On ne saura jamais ce qui s'était passé ce matin du 5 mai, seulement que papa avait perdu le contrôle de son véhicule alors qu'il était parti très tôt à un rendez-vous d'affaires à Pau. S'était-il endormi ? Avait-il voulu enregistrer un message vocal sur son téléphone comme il avait la manie de faire pour ne pas oublier un élément important dans un de ses dossiers ? La voiture était trop abîmée, et papa aussi, pour reconstituer ses derniers instants.

Maman pensait que c'était la faute de Jacques, qui lui confiait toujours les plus grosses affaires. Comme si papa, à 55 ans, écoutait quelqu'un d'autre que lui-même. C'était lui seul qui s'était tué à la tâche, avec ses dossiers à traiter nuit et jour, ses audiences à préparer chaque week-end. Il adorait son métier, et ne supportait pas de rester « à ne rien faire » comme il disait. Maman avait préféré transférer sa colère sur Jacques, plutôt que sur son défunt mari, qu'elle avait trop aimé vivant pour lui en vouloir une fois parti loin d'elle.

Je l'avais rassurée comme je pouvais, lui listant les avantages à une telle expérience, et elle avait adhéré à mon choix, mais à une semaine du départ, la panique gagnait à nouveau ma petite maman. Il était vrai qu'elle n'avait jamais eu à s'inquiéter pour moi. Je ne lui avais jamais ramené de mauvaises notes, un copain au look iroquois, une copine avec une influence nocive. C'était une première, et je comprenais donc son désarroi.

« Je ne te laisse pas complètement seule, tu as encore Léa avec toi ! »

« Pour ce que je la vois, ta sœur. Toujours par monts et par vaux. »

Ses yeux brillèrent d'un coup.

« Mais, j'arrête avec mes bêtises de maman possessive. Je suis contente que tu partes. Cela te fera du bien de découvrir une nouvelle façon de vivre, de travailler. Je suis inquiète parce que tu sors complètement de ta zone de confort, et je ne sais pas comment tu vas gérer tout ça, seule dans ce pays nordique ! Promets-moi de faire des efforts, et de te lier d'amitié avec des gens sur place ! »

Je la pris dans mes bras.

« Ne te fais pas tant de soucis pour moi. J'y vais pour écrire ma thèse. Rien de fou ne m'y attend. Je vais bosser comme une tarée et je serai vite de retour. »

À ces mots, je crus percevoir une plus grande inquiétude encore au fond de ses yeux.

J – 2

« Allez, s'il te plaît, tu ne peux pas refuser d'aller boire un verre avec ta petite sœur pour fêter ton départ comme il se doit ! »

Léa me tannait pour aller faire le tour des bars. J'avais beau lui expliquer que j'avais des copies à corriger, rien n'y faisait.

« Tu n'es plus chargée de TD ! Pourquoi t'obstines-tu encore à jouer les étudiantes modèles ? C'est relou ce dévouement ! »

Ma sœur, contrairement à moi, n'avait jamais voulu faire de longues études. Elle avait intégré une école de graphisme, et à la fin de cette année, elle aurait la possibilité de commencer à travailler. Son rêve. C'était l'Artiste de la famille. Il en fallait une, et ce n'était pas moi.

Elle se planta derrière mon ordinateur en posant ses mains sur l'écran, et fit mine de le fermer.

« LÉA ! Ne t'avise pas de faire ce que je pense. Je n'ai pas fini. »

Elle me regarda, un air de déception sur le visage.

« Adèle, si tu ne le fais pas pour toi, tu peux essayer de le faire pour moi ? Tu ne te dis pas que je suis triste de te voir partir ? »